

GEORGES LÜDI

L'espagnol en Suisse. Aspects démolinguistiques et sociolinguistiques

1. La situation démographique de l'espagnol en Suisse

Depuis la création de la Confédération Helvétique en 1848, le quadrilinguisme et la promotion de la compréhension entre les groupes linguistiques ont constitué les fondements de la politique des langues du pays. Mais aujourd'hui, la Suisse n'est, en réalité, plus quadrilingue, sinon multilingue. Lors du recensement fédéral de la population de 1990, 8,9% de la population déclaraient une langue non nationale comme langue principale. Ces 613'550 alloglottes - auxquels il convient d'ajouter les nombreux locuteurs des langues nationales vivant en dehors des territoires respectifs - sont, certes, responsables de l'hétérogénéité grandissante des territoires linguistiques; cependant, ils sont dans leur grande majorité bilingues et leur bilinguisme constitue même, selon l'appréciation du Conseil Fédéral, une source d'enrichissement pour la communauté suisse (Conseil fédéral suisse 1991).

Avec 116'818 de locuteurs ou les 1,7% de la population, l'«espagnol»¹ représentait, en 1990, le groupe linguistique le plus important après les trois langues grandes langue nationales allemand (63,6%), français (19,2%) et italien (7,6%); il dépassait non seulement les langues slaves méridionales (1,6%), le portugais (1,4%), le turc (0,9%) et l'anglais (0,9%), mais aussi le rhétoromanche, la quatrième langue nationale menacée (0,6%).² Par rapport aux recensements

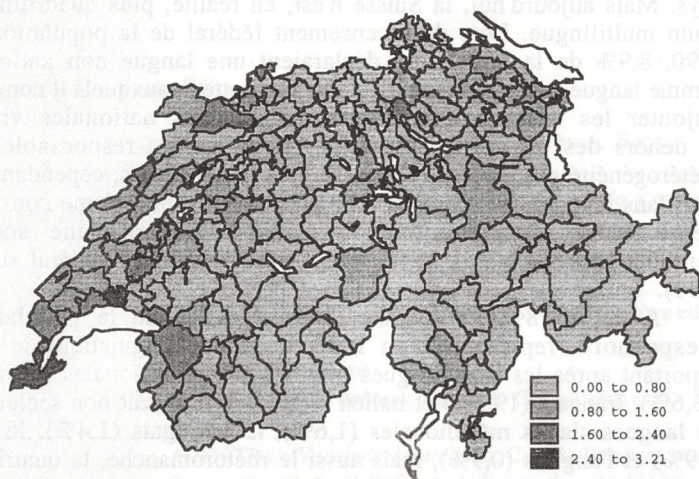
¹ Les indications concernant les langues principales autres que les langues nationales et l'anglais pouvaient être choisies librement par les informateurs; elles furent regroupées par des collaborateurs de l'Office fédéral de statistique (OFS). Ainsi, des indications comme 'castellano', 'gallego', 'catalán', 'español', 'argentino' ou 'andaluz' forment le groupe <langues espagnoles> ou <espagnol>, 'serbe', 'croate', 'serbo-croate', 'macédonien', 'bulgare', 'yougoslave', 'bosniaque', etc. le groupe <langues slaves méridionales>, etc.

² Les données qui suivent résultent d'un projet de recherche commun de l'Institut des langues et littératures romanes de l'Université de Bâle, de l'Institut de linguistique générale de l'Université de Berne et de l'Osservatorio Linguistico della Svizzera Italiana, Locarno mandaté par l'OFS. Voir LÜDI/WERLEN/FRANCESCHINI ET AL.

antérieurs, l'espagnol a toutefois perdu du terrain (en 1970, les hispanophones étaient 123'708 [2,0%], en 1980 118'169 [1,9%]). Il ne fournit, surtout, plus que 19,0% de tous les locuteurs de langues non nationales contre 47,8% en 1970. Ajoutons que 11,3% des hispanophones sont de nationalité suisse (entre 1960 et 1990, 7792 hispanophones furent naturalisés) et 88,2% de nationalité espagnole. Des derniers, 81,4% détiennent un permis de résidence permanent (contre 66,1% seulement des étrangers en général).

La répartition des locuteurs de langues étrangères en général - et à plus forte raison de langues non nationales particulières - est inégale, mais pas suffisamment pour créer des îlots alloglottes. Ainsi, la concentration des hispanophones est-elle particulièrement importante dans l'arc lémanique et dans le Jura, comme l'indique la carte suivante:

Concentration de l'espagnol comme langue principale en Suisse en 1990, par districts



© OFS, recensement fédéral de la population 1990

Le pourcentage d'hispanophones est particulièrement élevé dans les cantons de Genève (5,4%), Vaud (3,4%), Bâle-Ville (2,8%), Jura (2,2%) et Neuchâtel (2,0%) et très bas dans ceux d'Uri (0,2%), Schwyz

1997 pour des résultats complets. C'est Rita Franceschini qui a, en particulier, analysé les langues non nationales. On consultera son chapitre 5 de l'ouvrage cité (=FRANCESCHINI 1997) pour plus de détails.

(0,4%) et Obwalde (0,4%). Il atteint 1,3% pour l'ensemble de la Suisse alémanique et 1,0% pour la Suisse italienne,³ mais 3,3% pour l'ensemble de la Suisse française qui abrite, en d'autres termes, plus de la moitié des hispanophones (mais seulement 23% de la population totale). Leur présence est le plus visible à Crissier (8,7%), Renens (VD) (8,2%), Moudon (8,1%), Vernier (7,9%) et en ville de Genève (6,9%). En général, l'espagnol est plus présent dans les zones urbaines que dans les zones rurales. La concentration la plus grande se trouve dans les grandes villes (la distribution du portugais montrerait l'image inverse).

Or, il ne suffit pas de savoir où vivent les hispanophones. On voudrait surtout en savoir plus sur leurs comportements linguistiques. En simplifiant, on peut dire qu'une communauté migrante doit choisir entre trois modèles:

(1) s'isoler, limiter les contacts avec la communauté d'accueil au strict minimum et ne parler pour ainsi dire que la langue d'origine;

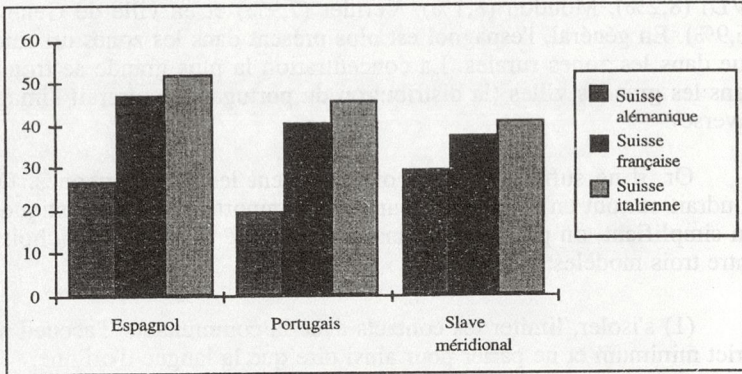
(2) se mélanger à la communauté d'accueil et apprendre sa langue, mais en réservant son emploi aux occasions "publiques" et maintenir la langue d'origine dans le cadre familial;

(3) parler la langue d'accueil jusque dans le cadre familial et employer de moins en moins la langue d'origine.

Les réponses des hispanophones à la question de savoir quelle(s) langue(s) ils parlent régulièrement en famille et au travail nous renseigne en partie sur leurs habitudes linguistiques. En partie seulement, parce que l'on ne pouvait malheureusement pas spécifier ces langues, sauf pour les langues nationales et pour l'anglais. Nous savons, ainsi, combien d'hispanophones parlent allemand, français, etc. à la maison et au travail et combien parlent d'«autres langues». Même si l'on peut légitimement supposer qu'il s'agit, dans ces cas, de leur langue principale, nous ne pouvons pas savoir si ce n'est pas, au contraire, le russe ou le chinois. Pour cette raison, nous nous concentrerons, dans ce qui suit, sur l'emploi de la langue d'accueil, en famille et au travail, et sur la question de savoir si elle est employée exclusivement ou à côté d'autres langues.

³ Dans la région romanche, il n'y a que 38 hispanophones.

Intégration de la langue d'accueil dans le répertoire des langues familiales des personnes ayant indiqué l'espagnol, le portugais et les langues slaves méridionales comme langue principale en 1990, par région d'accueil



© OFS, recensement fédéral de la population 1990

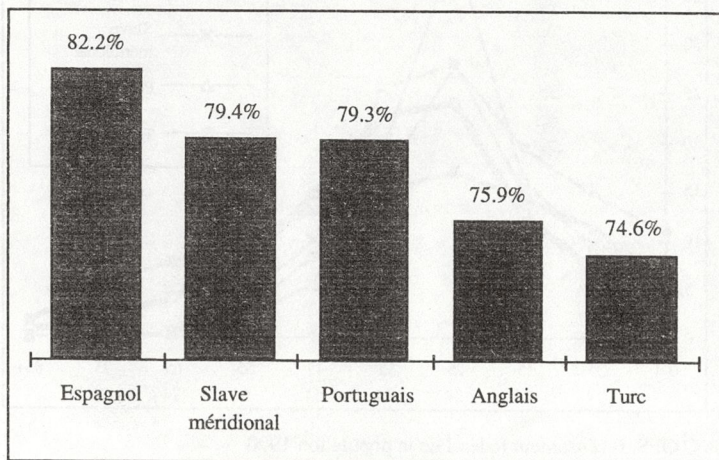
Le graphique montre que l'italien est plus intégré que les deux autres langues d'accueil et, parmi celles-ci, le français nettement plus que l'allemand. Comme les autres migrants, les hispanophones parlent plus souvent la langue d'accueil "en public" que dans leur vie familiale. Ils le font à 74,2% en Suisse allemande, 84,5% en Suisse française et même 87,8% en Suisse italienne. Il existe une relation significative entre le taux d'intégration de la langue d'accueil chez les hispanophones et leur niveau socioprofessionnel, qui est nettement supérieur en Suisse française qu'en Suisse allemande (Franceschini 1997). D'autre part, les hispanophones parlent plus souvent le français et l'italien en famille dans les territoires respectifs que ne le font les lusophones et les locuteurs des langues slaves méridionales. A l'inverse, ils sont légèrement devancés par les derniers en ce qui concerne l'allemand.

Plusieurs facteurs contribuent à expliquer cet état des faits:

- le nombre réduit d'alloglottes vivant en Suisse italienne favorise l'intégration de la langue d'accueil dans leur répertoire;
- la parenté entre l'«espagnol» (castillan, catalan ou galicien) et les langues romanes suisses explique l'écart entre l'emploi de l'espagnol et du portugais et celui des langues slaves méridionales dans les régions latines et allemande respectivement;

- la diglossie suisse alémanique rend plus difficile l'intégration de l'allemand comme langue d'accueil (ce qui se montre aussi dans le nombre important de personnes de nationalité espagnole qui indique l'italien comme langue principale: on apprend plus facilement l'italien que l'allemand en Suisse alémanique!);
- les espagnols ont une durée de permanence en Suisse plus grande (ce qui se reflète dans le grand nombre de naturalisations et, surtout, de permis de résidence permanente);
- enfin, on pourrait penser à une loyauté linguistique moindre des hispanophones vis-à-vis de leur langue d'origine parce qu'ils intègrent plus souvent la langue d'accueil dans leur répertoire (familial et/ou professionnel):⁴

Intégration de la langue d'accueil dans le répertoire des langues professionnelles et/ou familiales des personnes ayant indiqué des langues étrangères comme langue principale en 1990, par langue principale



© OFS, recensement fédéral de la population 1990

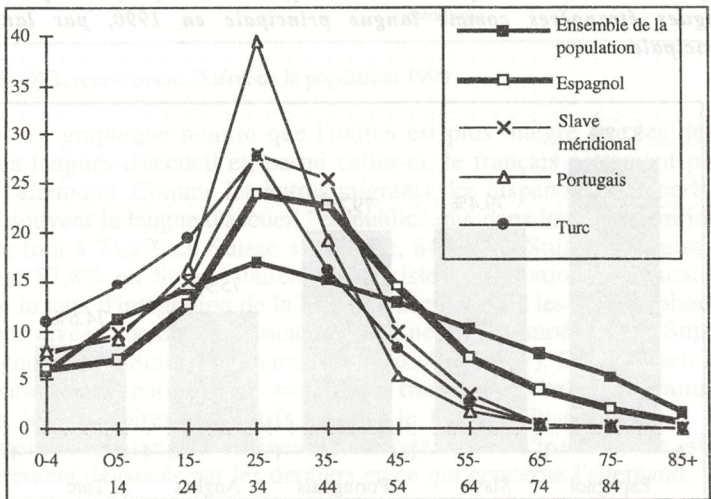
Autre indice visant dans la même direction: de tous les groupes alloglottes, ce sont les hispanophones qui indiquent le plus souvent

⁴ Des calculs semblables ont été faits pour la Hollande (EXTRA / VERHOEVEN 1993) et pour l'Australie (CLYNE 1982 et 1992). Pour une analyse plus détaillée, voir FRANCESCHINI 1997.

parler italien (famille ou travail) en dehors du territoire de langue italienne (27,3%); en Suisse allemande, 4 hispanophones sur 10 parlent italien en famille (40,8%) et plus encore au travail (46,4%). L'immigration italienne est, en effet, plus ancienne et plus nombreuse que l'espagnole. Au vu de la situation socio-économique semblable, les hispanophones pouvaient facilement s'identifier avec les italophones - et apprendre leur langue pour manifester cette convergence (voir Le Page/Tabouret-Keller 1985 pour le rôle de la langue dans la manifestation de l'appartenance désirée).

Par ailleurs, la répartition des locuteurs des langues non nationales selon les groupes d'âge manifeste une sous-représentation des locuteurs jeunes (cf. Franceschini 1997, tableau 5-16):

Répartition des locuteurs des langues non nationales les plus importantes sur les classes d'âge en 1990, par langue principale



© OFS, recensement fédéral de la population 1990

Faut-il conclure de ces données que les hispanophones sont en train de perdre leur langue? Au contraire si l'on veut en croire Franceschini 1997. Elle argumente, en effet, que la perte de la langue d'origine de la part des hispanophones est nettement inférieure à celle des portugais, des turcs et des slaves méridionaux. La divergence apparente entre cette estimation et les chiffres que nous avons vus concernant l'intégration de la langue d'accueil et la pyramide d'âge

s'expliquerait par le fait que, pour les hispanophones, intégrer la langue d'accueil dans le répertoire ne signifie pas un rejet de la langue d'origine tandis que ces choix seraient bien plus tranchés chez d'autres groupes d'alloglottes. En d'autres termes, l'ouverture vers la langue d'accueil et la disposition de l'apprendre et de la parler ne représentent pas nécessairement le début d'une perte de la langue d'origine. Selon Franceschini, les hispanophones manifestent au contraire une loyauté linguistique particulièrement élevée vis-à-vis de la langue d'origine. Leur nombre absolu élevé, mais aussi leur tendance à vivre regroupés dans les zones urbaines, surtout en Suisse romande, favorisent le maintien de la langue d'origine, surtout du castillan, qui bénéficie d'un statut élevé sur le "marché linguistique" suisse en tant que langue véhiculaire internationale et langue étrangère enseignée à l'école.⁵

On en conclura que la grande majorité des hispanophones en Suisse est *bilingue*, surtout dans les régions latines, où ils réussissent à intégrer la langue d'accueil tout en maintenant la langue d'origine.

2. Le bilinguisme vécu

Il est vrai que la réponse statistique à la question de l'emploi des langues des hispanophones n'est pas entièrement satisfaisante. Ils sont statistiquement bilingues, soit. Mais quelles sont les formes de leur bilinguisme? Comment le vivent-ils dans leur vie quotidienne? Seule une enquête qualitative peut nous fournir des réponses à ces questions. Une telle enquête a été menée dans les années quatre-vingts auprès de dix-huit familles migrantes d'origine espagnole résidant dans la région de Neuchâtel. Ces familles étaient composées des parents et de deux ou plusieurs adolescents; les familles vivaient à Neuchâtel depuis de nombreuses années et les enfants y étaient nés ou y avaient au moins été scolarisés. Deux enquêteurs, bilingues eux aussi, interrogèrent les familles sur leur manière de vivre leur émigration, leur bilinguisme et leur biculturalisme.

Ce corpus d'interviews semidirigés fut entièrement transcrit et fournit une foule de résultats significatifs dont on ne mentionnera, ici, que trois: (a) l'asymétrie des répertoires au sein de la famille, (b) la diversité des variétés de contact et (c) le parler bilingue (voir Lüdi/Py 1986 et Lüdi 1995 pour plus de résultats).

⁵ Voir VELTMAN 1983 et CLYNE 1991 pour le maintien du castillan dans d'autres régions du monde.

Des formes complémentaires de bilinguisme

Quand nous parlons du "bilinguisme" de migrants, nous employons ce terme avec une définition large. Nous appelons bilingue une personne qui emploie régulièrement deux langues dans sa vie quotidienne et est capable de changer de langue, s'il le faut, sans trop de difficultés, mais sans que les compétences soient parfaites (si cela existe...), que le bilinguisme soit équilibré ou que les deux langues aient été simultanément apprises dans la petite enfance. Dans ce sens, nous parlons aussi bien du bilinguisme des enfants (bien qu'ils parlent mieux le français que l'espagnol) que de celui des parents (bien que leur compétence du français soit parfois approximative). Les énoncés suivants illustrent ces formes asymétriques de bilinguisme:⁶

(1) *Ellas salen hablando en francés y nosotros respondemos en español* (E11:16)

B ¿y las niñas hablan español también?

P muchas veces ellas salen hablando en francés y nosotros [respondemos] en español .. o sea . que se cambia . pero yo creo que en general . entre nosotros . tienen la costumbre ¿no? es normal

B tu prefieres hablar en francés ou en espagnol?

HI en français

B pourquoi?

HI je suis habituée

P y habrá . y tendrá muchas palabras de español que no sepa . muchas veces ¿qué quiere decir esto?

Bien que le castillan soit leur première langue, le français, langue de l'école, commence à dominer dans le répertoire des enfants, qui préfèrent parler français lorsqu'ils peuvent choisir. Ce fait explique d'ailleurs une partie des "pertes" démographiques de l'espagnol signalées dans le chapitre précédent: beaucoup de personnes, surtout de seconde génération, qui indiquaient l'espagnol comme "langue maternelle" en

⁶ L'entrevue de laquelle proviennent ces extraits a été réalisée le 11 février 1982 avec la famille Martínez* (père, mère, trois enfants entre 11 et 17 ans, la seule fille présente durant toute l'entrevue étant la plus jeune). D'origine asturienne, la famille vit depuis 15 ans à Neuchâtel. Le père travaille dans les services de nettoyage d'un hôpital, la mère fait des ménages, les enfants vont encore à l'école. Les enquêteurs sont B., suisse, membre de l'équipe de recherche, enseignant et marié à une espagnole, et A., membre de la communauté espagnole, bilingue, enseignante à l'école dite consulaire.

1980, cohérent, en 1990, le français comme “langue principale” (c'est-à-dire qu'ils dominent le mieux).

(2) *Digo la cosas a la mitad o muy bajo* (E11: 32)

B y ¿qué tipo de dificultades tiene . entonces . cuando habla francés?

P pues que quiero decir una cosa y a lo mejor pues me sale la otra .o sea que . o digo las cosas a la mitad o muy bajo . y luego me dicen *pardon?* y cuando me dicen *pardon* creo que ya he cometido una falta y ya se retiene una un poco más . es una cosa que . y yo antes pues sí . tenía más libertad en hablar y . no sé si será algo de ...

A y las . y las niñas ¿os corrigen?

P huy . tantas veces . sobre todo a su madre . pero su madre dice. ah bueno . yo me . tú ya me entiendes . y yo le digo . no. pero tú harías mejor de decir pues ¿cómo se dice esto tal y cuál? ella no . [parece] que no permite que las . que la rectifique la palabra que dijo mal . esta sobre todo siempre está diciéndole

A ¿eres tú la que más corrige?

P [pero no es así] se dice esto

M sí . pero ellas van al comercio y en vez de pedirlo . me dejan a mí y luego se ríen de mí (risas) eso encima . pero ellas . pídelo tú . pídelo tú y nada . tengo que ser yo siempre

P la primera vez que tuvo que enseñar un objeto . una prenda interior para poder comprar otra

M pues fíjate tú . era . era una combinación pa pa María que era chiquitina y yo y yo decía . pues no sé cómo se dice en francés y entonces la enseñé y dice una combinación ¡ah . pues ye [[=es]] igual que en español!

A ¡qué mala pata! ¿no?

(risas)

M yo sí . pero otra . la Ana Josefa . aquella enseñó la faja y di [[=dice]] que lo levantó pa arriba y dice ¡esto!

(risas)

Dans ce second exemple, Madame Martínez fait allusion à des problèmes avec son français, mais aussi à la pression assimilatrice de la région d'accueil (qui nous aide à comprendre qu'un grand nombre d'hispanophones en Suisse française parle français). Pour faire ses achats, Madame Martínez doit non seulement parler français, mais le parler bien. Mais on voit aussi et surtout le rôle important que jouent

les enfants et en particulier leur regard normatif sur l'interlangue des parents. Ils représentent le principal médiateur entre les parents et la langue d'accueil de même que les parents fonctionnent comme médiateurs envers la langue d'origine. C'est la *double médiation* (Lüdi/Py 1986) qui caractérise la diglossie dans les familles bilingues.

La diversité des variétés en contact

Être bilingue franco-espagnol ne signifie souvent pas qu'on maîtrise le castillan standard et le français de l'Académie française, mais qu'on se sert de divers registres non conventionnels. Les migrants ont non seulement conscience de parler un français approximatif, mais aussi d'employer un castillan dialectalement marqué:

(3) *no es hablar castellano* (E11: 19)

P (...) bueno . en Oviedo se habla muy mal también . muy

B y ¿qué es lo que llama hablar mal?

M ¿muy cerrado?

P o sea . que no es hablar castellano

Des asturianismes comme la postposition du pronom (*pero yo enténdolo*), des formes comme *ye* ('es'), *di* ('dice') (exemple 2), *probina*, *viejina* et *prestar* représentent simultanément un mauvais usage, une menace potentielle pour la face - et un emblème d'une identité linguistique à la fois dépréciée et pleine de dignité (voir Lüdi 1995 pour plus de détails).

D'autres formes relèvent de transformations de la compétence en langue d'origine sous l'influence du français (il s'agit toujours de membres de la première génération née et socialisée en Espagne):

(4) *nos hemos ido integrando bien* (E 13:3)

P nos hemos ido integrando bastante bien en la sociedad suiza (...) yo en particular puesto que en seguida *he hecho partida de sociedades*, cosas, he hecho partida de la Asociación .. o sea .. del grupo .. de la Federación *del grupemento el fútbol corporativo* de Neuchâtel .. en el cual he estao 12 años

(5) *Hace piezas en casa* (E11/8)

P y él ¿dónde trabaja? ¿en Metales Precisos? no

M no . trabaja en ... Cernier

P sí trabaja ahí en una fábrica de Cernier

M de eso ¿de cómo es?

P ella *hacía piezas en casa* . también

M ella *las hace* . sí

Des calques comme *hacer partida de*, *grupemento* et *hacer piezas* témoignent d'un contact prolongé des locuteurs avec le français. Psycholinguistiquement parlant, il s'agit de «restructurations» de la langue d'origine sous le poids de la langue d'accueil. Ils ressemblent beaucoup aux interférences observées dans le parler de la seconde génération (voir Quilis et al. 1982), mais apparaissent, ici, dans l'usage de la génération des parents. En notera par ailleurs que, dans l'exemple (5), le calque *hacer piezas* pour 'travailler comme femme de ménage' est repris et, par cela, accepté et confirmé par l'interlocutrice. En d'autres termes, la forme, morphologiquement intégrée, est interprétée par les deux interlocuteurs comme mot espagnol approprié à la situation. Des recherches quantitatives portant sur l'attestation et l'acceptabilité de formes similaires ont montré que notre exemple n'est pas un cas isolé, mais que de nombreuses variantes de contact sont en train d'être acceptées, par la communauté hispanophone locale, comme faisant partie d'un «espagnol neuchâtelois» (Grosjean/Py 1991).

Le parler bilingue

Tous les spécialistes du bilinguisme sont d'accord pour dire que le bilingue choisit la langue appropriée à la situation selon des règles précises (Fishman 1967, Grosjean 1982, 135ss.). Choisir entre la langue d'origine et la langue d'accueil signifie ainsi, pour un hispanophone à Neuchâtel, exploiter les ressources de son répertoire pour son meilleur bien (Myers-Scotton 1993a). Le choix de la langue n'est par ailleurs pas déterminé aveuglement par un ensemble de facteurs situationnels, mais résulte d'un acte délibéré, voire d'une négociation entre les interlocuteurs qui contribue à interpréter activement la situation. Ce choix est parfois très prévisible à cause de règles sociales et/ou par manque de compétence des interlocuteurs dans l'autre langue (un émigrant nous a raconté qu'il n'était pas permis de parler espagnol dans l'entreprise dans laquelle il travaillait; un autre émigrant nous disait parler français dans l'autobus par courtoisie pour

les francophones présents) ou encore sur la base d'habitudes et d'automatismes. Mais souvent de telles règles claires n'existent pas. Il y a alors du « jeu » dans la grammaire du choix de langue. L'exploitation de ce jeu ainsi que la violation explicite de règles (p. ex. en s'adressant délibérément en espagnol à un membre de la communauté d'accueil présumé unilingue) véhiculent une signification sociale profonde (Gumperz 1982, Myers-Scotton 1993a).

Toutefois, le choix de la langue n'est pas toujours absolu:

(6) *eso de pourri étranger, charogne y todas esas cosas* (E 13: 30)

A los hijos ¿habéis tenido problema en la escuela como extranjeros . o sea . os habéis .. os ha dicho alguien eso de *pourri étranger, charogne y todas esas cosas*?

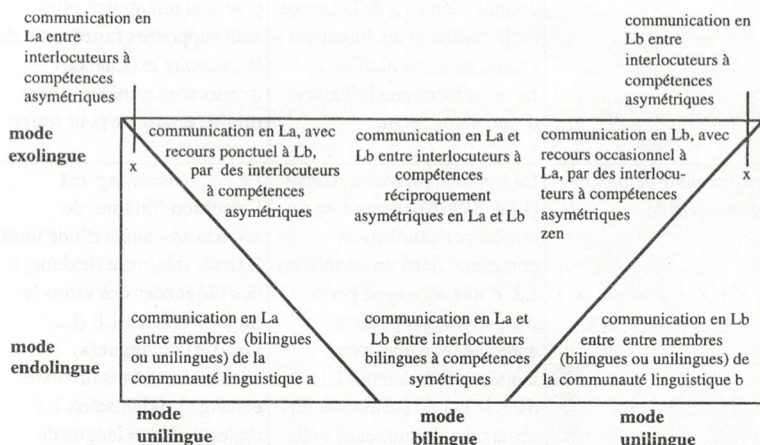
H1 pues . moi . *sais pas . depuis que j'étais tout petit . j'étais toujours dans le quartier non?*

Nous sommes en présence d'un exemple de *parler bilingue*, typique de la conversation entre bilingue en mode bilingue et dans des situations appropriées à ce choix (Grosjean 1982, Lüdi/Py 1986), qui consiste (a) en un choix de langue moins définitif, constamment négociable et renégocié entre les interlocuteurs, ce qui mène à des *changements de langue* fréquents, et/ou (b) en un « mélange » d'éléments des deux langues suite à la sélection d'une langue de base. Le locuteur passe ainsi rapidement à l'autre langue pour un mot, un syntagme, une proposition pour revenir à la langue de base sans que celle-ci soit renégociée. On parle, dans ce cas-là, d'alternance codique ou *code-switching*.⁷

Le parler bilingue n'apparaît pas automatiquement quand des personnes bilingues, p. ex. deux hispanophones neuchâtelais, se rencontrent. Ces derniers peuvent en effet aussi choisir un mode unilingue, caractérisé par le « débranchement » de la langue non employée. Le choix entre les modes unilingue et bilingue suit à son tour des règles sociolinguistiques.

⁷ Voir LÜDI/PY 1986, DEL COSO ET AL. 1985, LÜDI 1985, LÜDI 1986, LÜDI 1987a, ALBER ET AL. 1987, etc. pour plus de détails sur nos résultats. Le « parler bilingue » ne se limite évidemment pas aux migrants, mais se trouve dans presque toutes les communautés bilingues comme l'observait déjà GUMPERZ 1967. Un trouvera des résumés de la recherche dans GROSJEAN 1982, ROMAINE 1995, MYERS-SCOTTON 1993a et 1993b et, plus récemment, dans MILROY/MUYSKEN eds. 1995.

On notera enfin qu'il ne faut pas confondre le mode et parler bilingue avec l'interaction *exolingue* entre interlocuteurs dont les compétences sont significativement asymétriques (p. ex. des locuteurs natifs et non natifs). La distinction entre les deux ressort bien du tableau suivant (voir de Pietro 1988, Py 1990, Lüdi 1993):



Les *marques transcodiques* (= traces de La à la surface du discours de Lb; Lüdi 1987a, Auer 1990, 87), typiques du mode bilingue, diffèrent d'un cas à l'autre sans qu'il y ait unanimité parmi les chercheurs quant à la manière de les catégoriser. Ainsi, des spécialistes de l'acquisition de langues étrangères interprètent-ils souvent comme indices d'une maîtrise insuffisante de la langue cible ou comme stratégies de détresse face à des obstacles communicatifs (p. ex. Faerch/Kasper 1983, Siguán 1987, 211), ce qui représente, pour les spécialistes du bilinguisme, un phénomène social caractéristique de la plupart des communautés bilingues - et l'indice d'une véritable compétence bilingue (Grosjean 1982, Lüdi/Py 1984, Myers-Scotton 1993a y b, Milroy/Muysken eds. 1995, etc.).

Nous avons proposé à un autre endroit la classification suivante qui tient compte, en plus, de l'articulation entre phénomènes de «langue» et de «discours»: ⁸

⁸ Ajoutons que la distinction entre phénomènes exolingues et bilingues ne dépend pas que du seul niveau de maîtrise. Des stratégies compensatoires («momentary or idiosyncratic uses of first-language terms to fill gaps in intended second-language competence» [POPLACK/SANKOFF 1984, 103]) apparaissent naturellement aussi dans

	<i>perspective exolingue</i>	<i>perspective bilingue</i>
<i>phénomène de langue / d'interlangue</i>	Les <i>interférences</i> sont des traces systématiques de L1 (ou Lx) dans la production en L2 qui relèvent de l'interlangue de l'apprenant; c'est-à-dire qu'il les traite comme éléments de la langue cible, même si les linguistes - et, souvent, les natifs - y reconnaissent une influence d'une autre langue.	Les <i>emprunts</i> sont des éléments - le plus souvent des unités lexicales - de Lb[Lc...Ln] introduits dans le système du lecte respectif de La afin d'en argumenter le potentiel référentiel; elles sont supposées faire partie de la mémoire lexicale des interlocuteurs même si leur origine étrangère peut rester manifeste.
<i>phénomène de parole / d'interparole</i>	La <i>formulation transcodique</i> (Lüdi 1991b) consiste en un emploi potentiellement conscient, dans un énoncé en L2, d'une séquence perçue par l'apprenant comme appartenant à une autre langue (normalement L1), dans le but de surmonter un obstacle communicatif ; elle fait partie des <i>stratégies compensatoires interlinguales</i> .	Le <i>code-switching</i> est l'insertion 'on line' de séquences - allant d'une unité lexicale minimale (lexème) à des séquences des rangs les plus élevés - de Lb (Lc, Ld...Ln) (=langue(s) enchâssée(s) dans un texte / échange produit selon les règles de La (= langue de base) entre bilingues dans une situation appropriée au mode bilingue.

Ce sont en particulier les opérations de code-switching qui ont attiré l'intérêt de la recherche durant les dernières décennies. En résumé, on peut observer que les exemples rencontrés dans le parler bilingue à Neuchâtel obéissent aux règles linguistiques,⁹ mais aussi pragmatiques et sociolinguistiques¹⁰ rencontrées ailleurs. On en conclura qu'ils ne résultent pas d'un déficit, mais représentent les traces d'un bilinguisme et d'une biculturalité riches et complexes ainsi que d'identités plurielles. Ils font partie de la «culture de communication» caractéristique de la communauté hispanophone locale qui comprend

le parler de locuteurs compétents. Et les apprenants apprennent aussi à code-switcher (LÜDI 1993).

⁹ Voir SANKOFF/POPLACK 1979 pour des travaux de pionniers, ROMAINE 1989, 110ff. pour une vue d'ensemble ainsi que MYERS-SCOTTON 1993b et MILROY/MUYSKEN 1995 pour l'état actuel de la discussion.

¹⁰ GUMPERZ 1967, 1982, AUER 1984, HELLER 1988, GARDNER-CHLOROS 1991 et MYERS-SCOTTON 1993a

des normes communes pour interpréter une situation de communication sur les axes unilingue/bilingue et exolingue/endolingue. Nous avons montré à un autre endroit que cette interprétation n'est ni simple ni durable, mais qu'on observe d'une part de nombreuses vacillations entre les pôles familier/bilingue et formel/normatif/unilingue, d'autres part différentes manières de gérer des déséquilibres dans les compétences (Lüdi 1995). Dans ce sens, le parler bilingue sera tantôt catégorisé comme contraire à la norme et tantôt comme «normal» au sein de la communauté bilingue.

De même, des régionalismes pourront être interprétés, à des moments différents, comme emblèmes identitaires et comme mauvais usage respectivement. Ainsi, la famille Martínez manifeste une identité plurielle complexe composée d'une dimension rurale asturienne (manifestée par l'emploi de dialectalismes), castillane mythique (quête du bon usage) et migrante (emploi de marques transcodiques) respectivement. On devine, derrière ces pratiques, un système de valeurs linguistique plein de tensions. Il n'est en effet pas facile d'afficher, à Neuchâtel, une identité asturienne qui connote une dignité paysanne ancestrale, mais aussi des conditions sociales difficiles et un manque de scolarisation. De son côté, le parler bilingue choque des représentations normatives profondes et rappelle les conditions pas toujours faciles de la migration quoi qu'il soit abondamment pratiqué dans les usages quotidiens et puisse fonctionner comme marque valorisante d'une intégration réussie.

3. Conclusions

D'une part, les données démographiques montrent que l'«espagnol» se parle fréquemment dans un «territoire» qui comprend les zones urbaines entre Bâle et l'arc lémanique, avec Genève comme capitale virtuelle. D'autre part, l'analyse qualitative nous a permis de découvrir l'existence d'une culture de communication propre aux hispanophones de Neuchâtel (et, pensons-nous de la Suisse française). L'espagnol représenterait-il, en Suisse, une langue minoritaire?

La notion de *minorité*, définie avec Capitant (1936) comme "collectivité de race, de langue ou de religion, caractérisée par un vouloir-vivre collectif, englobée dans la population majoritaire d'un État dont les affinités tendent à l'éloigner" connote d'une part une relation de domination entre la langue voire la communauté majoritaire et la langue voire le groupe minoritaire, d'autre part des revendications sur le plan de la juridiction linguistique (droit d'employer une langue en public et vis-à-vis des institutions de l'état, de l'enseigner, de

l'employer comme première ou unique langue d'enseignement, etc.) et de l'aménagement linguistique (standardisation et officialisation de langues minoritaires, protection de langues minoritaires comme patrimoine national, etc.). On sous-entend en outre l'existence d'une histoire commune, d'une volonté de se souvenir de ses origines, d'un discours historiographique. Personne ne doute que les communautés rhétoromanche et italienne dans les vallées grisonnes correspondent à cette définition. Mais les hispanophones ?

Rappelons d'abord qu'à l'exception des langues nationales à l'intérieur de leur territoires (et pour les relations avec le gouvernement fédéral), les minorités linguistiques ne jouissent d'aucune protection particulière en Suisse. Signalons toutefois que le Conseil fédéral constatait, en 1991, que "[la] mobilité croissante de la population (...) a (...) conduit à une déstabilisation de la situation des langues", et que "même si en Suisse domine encore l'image traditionnelle d'un pays composé de plusieurs régions culturellement et linguistiquement homogènes, (...) l'homogénéité de nos aires culturelles n'existe plus". Il s'opposa à l'exigence d'une assimilation totale mue "par la peur qu'éprouve toute communauté face à de nouveaux arrivants" et défendit la cause du plurilinguisme individuel: "Le plurilinguisme devrait être davantage encouragé, et ce non seulement dans l'optique de la liberté de la langue et de l'épanouissement personnel, mais également parce qu'il constitue un facteur essentiel de rapprochement entre les langues et les cultures." (Conseil fédéral 1991). Par ailleurs, la Conférence Suisse des Directeurs Cantonaux de l'Instruction Publique (CDIP) insistait, en 1985, sur la nécessité de soutenir substantiellement les enfants migrants dans leur effort pour apprendre la langue d'accueil et reconnaissait en même temps comme légitime non seulement la revendication de leur permettre de maintenir la langue d'origine, mais encore celle de les aider à la perfectionner (CDIP 1985).

Pourtant, lorsqu'il est question, en Suisse et en Europe, de la sauvegarde, des droits ou des revendications des langues minoritaires, on tient en général exclusivement compte des minorités linguistiques anciennes. On ferme pour ainsi dire les yeux envers ce que l'on a parfois appelé pudiquement des *minorités linguistiques personnelles* (Mackey 1983), issues de mouvements migratoires d'origines diverses, pour la langue desquelles on a proposé récemment le terme plus approprié de *langues déterritorialisées des communautés en immigration* (Vermes 1988) ou de «community languages» (Clyne 1991 et Extra/Verhoeven 1993). Seul Poggeschi (1994) parle de *minorités linguistiques non reconnues* (Poggeschi 1994).

La position et le statut futurs de l'espagnol en Suisse va dépendre autant de la volonté des hispanophones de maintenir la langue d'origine

dans le cadre d'un plurilinguisme personnel, familial et communautaire et de leur sens de la communauté comme de la valeur de cette langue sur le «marché linguistique» général en Suisse et de la tolérance de la population d'accueil. Un argument clé en faveur de mesures pour consolider la position de l'espagnol est d'ordre économique. En effet, une bonne maîtrise de la langue d'origine de la part des hispanophones ne représente pas seulement un capital symbolique pour eux-mêmes sur le marché du travail, mais aussi un bénéfice pour la société d'accueil en son entier qui en devient plus compétitive sur les marchés internationaux (Grin 1994). Germán Colón a beaucoup contribué pour donner à cette langue véhiculaire internationale importante une place au sein des systèmes éducatifs suisses avec le statut de langue étrangère. On soutiendra, ici, que les compétences des migrants représentent, dans ce cadre, des ressources importantes pour la compétitivité internationale de la Suisse - à condition de les reconnaître, de les accepter et de les cultiver.

Universität Basel

Bibliographie

- ALBER, JEAN-LUC/OESCH-SERRA, CECILIA (1987): "Aspects fonctionnels des marques transcodiques et dynamique d'interaction en situation d'enquête", In: Lüdi, G. (éd. 1987), 23-56.
- AUER, PETER (1984): *Bilingual conversation*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- AUER, PETER (1990): "A discussion paper on code alternation". In: *ESF Network on Code-Switching and Language Contact: Papers for the workshop on concepts, methodology and data. Basel, 12 - 13 January 1990*, Strasbourg, European Science Foundation, 69-87.
- CAPITANT, H. (1936): *Vocabulaire juridique*, Paris, PUF.
- CDIP (1985): *Recommandations concernant la scolarisation des enfants de langue étrangère du 24 octobre 1985*. Berne, Conférence suisse des directeurs de l'instruction publique.
- CLYNE, MICHAEL (1991): *Community Languages. The Australian Experience*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CLYNE, MICHAEL (1982): *Multilingual Australia. Resources - Needs - Policies*. Melbourne, River Seine Publications.
- CONSEIL FÉDÉRAL SUISSE (1991): *Message concernant la révision de l'article constitutionnel sur les langues (art. 116 cst.)*. Berne, Chancellerie fédérale.
- DE PIETRO, JEAN-FRANÇOIS (1988): "Conversations exolingues: Une approche linguistique de l'interculturel". In: COSNIER, J./GELAS, N./KERBRAT-

- ORECCHIONI, C. (Eds.): *Echanges sur la conversation*, Paris, 251-267.
- DEL COSO-CALAME, F./DE PIETRO, J.-F./OESCH-SERRA, C. (1986): "La compétence de communication bilingue. Etude fonctionnelle des code-switchings dans le discours des migrants espagnols et italiens à Neuchâtel (Suisse)", in: GÜLICH, E./KOTSCHI, TH. [eds.]: *Grammatik, Konversation, Interaktion*. Tübingen, Niemeyer, 377-398.
- EXTRA, GUUS/VERHOEVEN, LUDO (Eds. 1993): *Community languages in the Netherlands*. Amsterdam, Swets & Zeitlinger.
- EZQUERRA, R. / PY, B. (1976): "Encuesta sobre las necesidades lingüísticas de los emigrantes españoles en Suiza francesa", In: *Revista española de lingüística* 6,2, 471-479.
- FAERCH, CLAUS/KASPER, GABRIELE (Eds. 1983): *Strategies in Interlanguage Communication*. London/New York.
- FISHMAN, JOSHUA (1967): "Bilingualism with and without diglossia; diglossia with and without bilingualism", In: *Journal of Social Issues* 23:2, 29-38.
- FRANCESCHINI, RITA (1997): "L'importance des langues non nationales en Suisse", In: LÜDI/WERLEN/FRANCESCHINI ET AL. (1997), 499-574.
- GARDNER-CHLOROS, PENELOPE (1991): *Language selection and switching in Strasbourg*, Oxford, Oxford University Press.
- GRIN, FRANÇOIS: "Conséquences économiques de l'intégration linguistique des migrants", in: *IVe Conférence internationale sur le droit et les langues: "Droit et langue(e) d'enseignement. Fribourg, 14-17 septembre 1994*.
- GROSJEAN, FRANÇOIS (1982): *Life with two languages. An introduction to bilingualism*. Cambridge, Mass., Harvard Univ. Press.
- GROSJEAN, FRANÇOIS/PY, BERNARD (1991): "La restructuration d'une première langue: L'intégration de variantes de contact dans la compétence de migrants espagnols à Neuchâtel (Suisse)", In: *La Linguistique* 27/2, 35-60.
- GUMPERZ, JOHN (1967): "On the linguistic markers of bilingual communication", In: *The Journal of Social Issues* 23, 48-57.
- GUMPERZ, JOHN (1982): *Discourse strategies*. Cambridge, Cambridge University Press.
- HELLER, MONIKA (Ed. 1988): *Codeswitching: Anthropological and Sociolinguistic Perspectives*, Berlin, Mouton.
- HOUWER, A. DE (1984): "Mezcla de códigos en el habla de una niña de tres años", In: Siguán, M. (ed.): *Adquisición precoz de una segunda lengua*. Barcelona, Publicaciones de la Universidad de Barcelona.
- LE PAGE, ROBERT B./TABOURET-KELLER, ANDRÉE (1985): *Acts of Identity*. Cambridge, Cambridge University Press.
- LÜDI, GEORGES (1985): "Aspects lexicaux du parler bilingue. L'exemple de migrants suisses-alsémaniques à Neuchâtel", In: *Contacts de langues, discours oral. Actes du XVIIème Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes*, (Aix-en-Provence, 29 août - 3 septembre 1983) vol. no 7, Publications Université de Provence, 27-41.
- LÜDI, GEORGES (1986): "Forms and functions of bilingual speech in pluricultural

- migrant communities in Switzerland", In: FISHMAN, J. A.. ET AL. [Eds.], *The Fergusonian Impact. Vol. 2: Sociolinguistics and the Sociology of Language*, Berlin/New York/Amsterdam: Mouton de Gruyter, 217-236.
- LÜDI, GEORGES (1987a): "Les marques transcodiques: regards nouveaux sur le bilinguisme", In: LÜDI, G. (éd. 1987), 1-21.
- LÜDI, GEORGES (1990): "Les migrants comme minorité linguistique en Europe", In: *Sociolinguistica 4*, 1990, 113-135.
- LÜDI, GEORGES (1995): "Hablar castellano en Neuchâtel. Observaciones acerca de la cultura de comunicación de emigrantes españoles en Suiza", In: *Homenaje a Félix Monge. Estudios de lingüística hispánica*. Madrid, Gredos, 293-312.
- LÜDI, GEORGES (Ed. 1987): *Devenir bilingue - parler bilingue*. Actes du 2^e colloque sur le bilinguisme, Université de Neuchâtel, 20-22 septembre 1984. Tübingen, Niemeyer.
- LÜDI, GEORGES/PY, BERNARD (1986): *Etre bilingue*. Berne, Lang 1986.
- LÜDI, GEORGES/PY, BERNARD ET AL. (1995): *Changement de langage et langage du changement*. Aspects linguistiques de la migration interne en Suisse. Lausanne, L'Age d'Homme.
- LÜDI, GEORGES/WERLEN, IWAR/FRANCESCHINI, RITA ET AL. (1997): *Le paysage linguistique de la Suisse*. Recensement fédéral de la population 1990. Berne, Office fédéral de la Statistique.
- MACKAY, WILLIAM F. (1983): "The generalization of models of languages in contact", In: NELDE, P.H. (éd.): *Theorien, Methoden und Modelle der Kontaktlinguistik*. Bonn, Dümmler.
- MILROY, LESLEY/MUYSKEN, PIETER (1995): *One speaker, two languages*. Cross-disciplinary perspectives on code-switching. Cambridge, Cambridge University Press.
- MYERS SCOTTON, C. (1993b): *Duelling languages. Grammatical structure in codeswitching*, Oxford, Oxford University Press.
- MYERS-SCOTTON, C. (1993a): *Social Motivations for Codeswitching*. Evidence from Africa, Oxford, Oxford University Press.
- NOYAU, COLETTE/PORQUIER, RÉMY (Eds. 1984): *Communiquer dans la langue de l'autre*. Paris.
- POGGESCHI, G. (1994): "Les minorités linguistiques en Italie et les administrations locales". *Ive Conférence internationale sur le droit et les langues: "Droit et langue(e) d'enseignement*. Fribourg, 14-17 septembre 1994.
- POPLACK, S./SANKOFF, D., MILLER, C. (1988): "The social correlates and linguistic processes of lexical borrowing and assimilation". In: *Linguistics 26*, 47-104.
- POPLACK, S./SANKOFF, D. (1984): "Borrowing: the synchrony of integration". In: *Linguistics 22*, 99-135.
- POPLACK, SHANA (1978): "Syntactic structure and social function of code-switching", In: *Centro de Estudios Puertorriqueños Working Papers 2*, 1-32.
- PY, BERNARD (1986): "Making sens: interlanguage's intertalk in exolingual conversation", In: *Studies in Second Language Acquisition 8*, 343-353.
- PY, BERNARD (1990): "Bilinguisme, exolinguisme et acquisition: rôle de L1 dans

- l'acquisition de L2". In: *ESF Network on Code-Switching and Language Contact: Papers for the workshop on impact and consequences: broader considerations*, Strasbourg, European Science Foundation, 115-137.
- PY, BERNARD/ALBER, JEAN-LUC (1985): "Interlangue et conversation exolingue", In: *Cahiers du Département des langues et des sciences du langage 1*. Université de Lausanne, 30-47.
- QUILIS, A. ET AL. (1982): *Interferencias lingüísticas en el habla de los niños españoles emigrantes en Francia*. Madrid, Ministerio de Educación y Ciencia.
- ROMAINE, SUZANNE (1995): *Bilingualism*. Oxford, Oxford University Press.
- SANKOFF, DAVID/ POPLACK, SHANA (1979): "A formal grammar for code-switching". In: *Papers in Linguistics 14.1.*, 3-46.
- SIGUÁN, MIQUEL (1987): "Code switching and code mixing in the bilingual speaker: a cognitive approach", in: LÜDI, G. (éd. 1987), 211-224
- VELTMAN, C. (1983): *Language Shift in the United States*. Berlin, Mouton.
- VERMES, GENEVIÈVE (éd. 1988): *Vingt-cinq communautés linguistiques de la France*. 2 vol., Paris, L'Harmattan.